

Québec français



Les zimparfaits

Les doigts croches de Ken Scott

Chantale Gingras

Number 156, Winter 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61429ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gingras, C. (2010). Review of [Les zimparfaits / *Les doigts croches* de Ken Scott]. *Québec français*, (156), 100–102.

Les doigts croches de Ken Scott : les zimparfaits

PAR CHANTALE GINGRAS*

*Les cinq doigts de la main
ne sont pas tous égaux.*

(Frédéric Mistral, *Les îles d'or*)

*Quand un voleur vous embrasse,
comptez vos dents.*
(Proverbe hébreu)

Je crois que nous étions nombreux à attendre le prochain film de Ken Scott, qui avait grandement séduit en 2003 avec *La grande séduction*, film aussi réconfortant et réjouissant que du sucre à la crème fait maison, qui est allé ravir les papilles des cinéphiles canadiens, états-uniens¹ et français. Ken Scott, qui s'est fait connaître au Festival Juste pour rire au sein du groupe d'humoristes les Bizarroïdes, nous a habitués à un humour de situation spontané, instinctif et surtout bon enfant, si je peux dire. En 2003, l'histoire de ces villageois de Sainte-Marie-La-Mauderne, qui font des pieds et des mains pour convaincre un jeune médecin de s'établir dans leur hameau et ainsi assurer l'avenir de leur communauté, a ravi tant le public que la critique : le film a plu par son humour frais, presque ingénu, campé par des personnages certes caricaturaux mais vrais. Il faut dire aussi que le propos même de *La grande séduction* allait pour ainsi dire à l'encontre du mouvement général de la mondialisation, des grands ensembles et autres unions européennes : il mettait la lumière sur le singulier, sur le petit, sur le régional... qui persiste, signe et résiste aux empires envahisseurs. Par là, le scénario de Ken Scott touchait le combat quotidien de mille et un patelins en Occident et venait titiller la fibre régionale et tradi-

tionnelle qui survit en chaque *homo urbanus*. Bref, Ken Scott avec, évidemment, Jean-François Pouliot, le réalisateur inspiré, avait su trouver avec *La grande séduction* la recette permettant d'atteindre l'universel. Mais une recette tient parfois à peu de choses ou plutôt à des associations chimiques mystérieuses : on a beau assembler sensiblement les mêmes ingrédients, rien ne garantit que le nouveau gâteau lèvera.

Quand une recette est réussie, on dira souvent que c'est grâce à cet ingrédient secret qu'est l'amour (souvent caché sous les tabliers de nos grands-mères). Eh bien, j'oserais dire que le dernier film de Scott, *Les doigts croches*, est un peu à l'image d'une recette *presque* réussie : tous les ingrédients sont là, mais il manque à l'ensemble quelque chose comme l'amour pour que le cinéophile se régale vraiment.

LA MAIN DANS LE SAC

*Les doigts croches*² raconte les déboires de six truands sans envergure, qui collectionnent les petits et grands méfaits depuis la petite école, à l'époque où ils demeureraient sur la rue Panet, dans le désormais mythique *faubourg à m'lasse* (c'est-à-dire l'ancien quartier Sainte-Marie, coincé au sud de la rue Sherbrooke, entre l'arrondis-

sement Hochelaga-Maisonneuve et le Quartier Latin, à Montréal). Six hommes d'origine modeste, donc, qui depuis toujours ont développé le réflexe de gagner leur vie... en faisant les poches des autres. C'est pourquoi on dit d'eux qu'ils ont *les doigts croches*, expression consacrée signifiant qu'ils ont une nette propension au vol. La vie a beau leur donner de fréquents coups de règle sur les doigts – ils se font prendre à répétition et connaissent quelques séjours derrière les barreaux –, ils n'apprennent jamais et recommencent à la première occasion.

Leur dernière combine, imaginée par Charles (interprété avec force et charisme par Roy Dupuis), devait leur permettre de mettre la main sur deux millions de dollars (somme faramineuse, d'autant que l'intrigue se déroule au début des années soixante). Mais la police se pointe au rendez-vous et assiège la banque... Les acolytes doivent alors



mettre en branle leur plan B : l'un d'eux se cache sous le plancher avec le magot, promettant de séparer le butin avec les autres une fois leur peine purgée. C'est Jimmy qui gagne le vote de confiance, surtout parce qu'il clame haut et fort son attachement aux valeurs chrétiennes. Or, Jimmy est aussi un héros-nomane qui a bien du mal à résister à la tentation des paradis artificiels... Il n'empêche : il tient promesse et donne rendez-vous à ses complices à leur sortie de prison, quatre ans plus tard. C'est à la frontière franco-espagnole que doit avoir lieu la rencontre, à l'orée du chemin de Compostelle. Les cinq affranchis apprennent alors que leur argent les attend au bout de la route, au terme des 839 kilomètres à marcher dans la poussière, sous le soleil, avec pour mission de devenir d'honnêtes citoyens. Il est long, le chemin...

LE DOIGT DE DIEU

Il faut dire que ces voleurs infatigables marchent avec bien des cailloux sur la conscience. Charles, le chef de la bande, est un menteur compulsif, un infidèle impénitent, qui n'hésite pas à vendre ses amis à la première occasion ; Conrad est un voleur indomptable, qui a en plus l'odieux défaut de tuer plus par bêtise que par réelle cruauté ; Isidore est un être détestable en tout et pour tout, qui ignore jusqu'au sens du verbe *donner* ; Eddy est un vieillard mollasson et sans morale qui fréquente assidûment les bordels ; enfin, Donald, sous des dehors naïfs, s'avère le plus terrible *bluffeur* de la bande.

Au début des années 1960, la religion catholique a encore quelque influence sur ses ouailles québécoises. La mission morale que sont appelés à remplir les cinq brigands se trouve du coup placée sous le regard de Dieu. Mais on sent qu'à l'image de la population québécoise qui révolutionne tranquillement, les cinq acolytes ont du mal à revêtir ces croyances élimées et ne prêtent foi qu'à la seule vertu qu'ils connaissent : la survie. Et,

pour eux, survie rime depuis toujours avec tricherie.

Les personnages arriveront-ils à changer, à s'amender, à apprendre le métier d'homme plutôt que celui de voleur ? Il y a certes des avancées puisque Compostelle fait son chemin, oserai-je dire... Mais l'homme retrouve souvent avec quelque paresse ses ornières...

Cette marche vers le changement apporte au film une part dramatique appréciable et soulève une question intéressante : l'individu peut-il être autre chose que ce que son destin décide pour lui ? C'est là le nerf du film de Scott : à travers les portraits volontairement caricaturaux des cinq petits truands apprentis pèlerins, il propose une lecture purement naturaliste, rappelant les expériences auxquelles se prêtait entre autres Zola, quand il tentait de voir si l'être humain pouvait vaincre ses déterminismes... Je ne révélerai pas ici ce qu'il advient des cinq acolytes : je vous laisserai découvrir ce qu'il en est, si nos truands arrivent enfin à se redresser... et à montrer patte blanche.

C'ÉTAIT À UN DOIGT...

À travers ces personnages, Scott exploite le comique de caractère : ces hommes sont des types, des caricatures dessinées à grands traits, c'est une évidence. Les cinq vauriens, liés par une origine commune plus que par une réelle amitié, forment un ensemble disparate, oui, mais somme toute cohérent puisqu'ils illustrent chacun une facette du petit escroc *cheap*, celui dont l'Histoire ne se souviendra pas.

Le film s'affichant comme une comédie, il y avait là, me semble-t-il, des ingrédients prometteurs. Par contre, si les comiques de caractère présentés dans *La grande séduction* ont fait s'esclaffer les salles, ceux-ci font à peine sourire et agacent même parfois. Il y a ce je-ne-sais-quoi un peu trop caricatural, surtout dans le jeu des comédiens, qui vient

étrangement désarmer l'effet que le réalisateur a voulu créer. Les colères du personnage de Roy Dupuis manquent de nuance et sont trop prévisibles (on devine bien qu'il cassera une troisième chaise...) ; la démarche et l'air niais du personnage de Patrice Robitaille évoquent un Mr Bean bien en-deçà de sa forme ; le tempérament nerveux et disjoncté du personnage de Claude Legault est malheureusement surjoué (Legault, décidément, montre sa pleine mesure non dans les rôles comiques où l'on a tendance à le cantonner, mais dans les rôles dramatiques, comme on a pu le voir dans la télésérie *Minuit, le soir*) ; le personnage de Paolo Noël est sans relief parce que joué à plat... sans réel jeu. Selon moi, dans ce film, la pleine justesse ne s'observe qu'à deux moments : celui où le personnage incarné par Jean-Pierre Bergeron se met à chanter et apprend, comme une révélation, la couleur du plaisir, et cet autre moment, à la toute fin du film, où le personnage de Roy Dupuis découvre ce qui fait de lui l'homme le plus riche du monde... On remarquera que ces deux moments sont à teneur plus dramatique ; il faudrait, selon moi, tabler davantage sur cette alliance de la comédie et du drame qui, on ne le répètera jamais assez, sont des catalyseurs l'un de l'autre.

Un soupçon de drame, donc, aurait sans doute pu rendre plus vif et contrastant l'humour concocté par Scott. Des doses d'absurde, de surenchère auraient peut-être aussi relevé la sauce et donné de l'ampleur à l'ensemble – un peu comme l'a fait Woody Allen, entre autres, dans son savoureux



Escrocs mais pas trop (v.f. de *Small Time Crooks*, 2000), qui présente des personnages délicieusement pitoyables qui s'enfoncent toujours plus avant dans le ridicule et les ennuis. Mais voilà : les personnages de Scott demeurent petits, sans jamais devenir pitoyables et, partant, ils s'avèrent moins attachants. Et dans un film où tout est en fin de compte basé sur la personnalité des protagonistes, cela pose un réel problème...

SEULS ENSEMBLE

Le langage cinématographique n'est pas non plus suffisamment exploité : il n'y a rien de particulier ici à relever par rapport au montage, aux cadrages, aux séquences... Pas de travelling, pas de plans particulièrement révélateurs : la caméra ne « parle » pas, reste pour ainsi dire *muette*.

Les personnages auraient gagné à être filmés individuellement dans certaines séquences : c'est en solo qu'ils révèlent chacun leurs failles, alors qu'en groupe, ils

sont prisonniers du paraître, des rôles qu'ils ont fini par s'arroger avec les années. Leur amitié ne tient qu'à un fil, qu'ils sont prêts à rompre constamment pour un oui ou pour un non. En fait, ils ne semblent avoir en commun que ce crime raté qu'ils ont perpétré ensemble ; leurs rêves, ils les gardent pour eux, de même que leurs angoisses. Charles, le meneur, porte sur ses épaules la lourde responsabilité de guider les autres, même s'il sait qu'il n'a pas d'envergure et qu'il ne fait que collectionner les échecs. Conrad a conscience de ses limites, il sait qu'il est aussi prompt qu'idiot, et cela l'insécurise, le diminue. Isidore est renfermé, il n'arrive pas à s'ouvrir à qui que ce soit ni même à quoi que ce soit : c'est à peine s'il arrive à tolérer encore sa propre présence. Donald sait bien que sa naïveté et sa candeur sont ses plus grandes ennemies : il souhaiterait ne plus être l'idiot attiré, mais ignore comment s'y prendre... Ken Scott avait imaginé des personnages en or auxquels le film laisse étrangement peu de

place, diluant leur intensité dans des mouvements de groupe où seules les caricatures s'expriment.

Les doigts croches souhaitait manifestement illustrer la force, la sensibilité et l'intelligence des amitiés masculines, mais il n'y touche... que du bout du doigt. □

* Professeure de littérature au Cégep de Sainte-Foy

Notes

- 1 *La grande séduction* a même été présentée au prestigieux festival de Sundance, en Utah, sous le titre *Seducing Dr Lewis*. Ken Scott est aussi le scénariste de l'excellent *Guide de la petite vengeance*, réalisé par Jean-François Pouliot (2006), et de l'essentiel *Maurice Richard*, réalisé par Charles Binamé (2005).
- 2 Film écrit et réalisé par Ken Scott (2009). Avec Roy Dupuis, Patrice Robitaille, Claude Legault, Paolo Noël, Jean-Pierre Bergeron et Aure Atika. Producteur : André Rouleau. Musique : Nicolas Errera. Montage : Monica Coleman. Photographie : Allen Smith.



5 GENRES LITTÉRAIRES

conçus pour les adultes et adorés par les jeunes !

Policier • Espionnage • Fantastique • Fantasy • Science-fiction



25 FICHES PÉDAGOGIQUES GRATUITES

Enseignants(e) :
des outils existent
pour vous aider à
analyser les textes

- > Présentation de l'auteur
- > Court et long résumés
- > Structure de l'intrigue
- > Personnages
- > Avenues d'exploitation à l'écrit et à l'oral

Besoin de conseils ?

Louise Alain (418) 835-4441
louise.alain@alire.com
www.alire.com

Quand la littérature se donne du genre